



« DANS LES JUPES DE TES MONTAGNES »

Un projet de film documentaire de
Claire SECOND

Les films du temps scellé - Thaïs PIZZUTI

32 rue du prêche – 33130 Bègles

09 72 89 23 48 – 06 30 71 45 17

thaispizzuti@lesfilmsdutempsscelle.fr

RESUME

Jhanett et David sont voisins. Dans leur petite communauté plantée au milieu du désert de l'Altiplano bolivien, tous deux cultivent le quinoa. Suite à la chute du cours de la graine, trois ingénieurs ont été mandatés par l'état pour vendre des engrais chimiques dans le village. Les paysans, qui ne connaissaient jusque-là qu'une agriculture religieuse et manuelle, accueillent ces colporteurs dans un mélange de méfiance et de dérision.

PREAMBULE

Dans l'Altiplano bolivien, le territoire est acéré, le sol est asséché. Les plaines désertes s'étendent entre quelques monts arrondis. Près de la rivière, le paysage se géométrise. Dans les carrés de verdure qui enserrent les maisons du village, les végétaux sont foisonnants. Une plante y est plus haute que toutes les autres, la tige plus droite. Dans cet environnement improbable, le quinoa se rit de l'altitude, des UV, du gel et de la sécheresse, et arbore nonchalamment toutes les plus belles couleurs du règne végétal.

Le village quechua de Tomave est perché à 4000m d'altitude, petit îlot au milieu de l'immense désert. L'église qui le surplombe et la grande cheminée de briques rouges, points culminants de la plaine, sont les vestiges d'un passé où les villageois furent christianisés et détournés de leurs occupations agricoles pour travailler dans la mine d'argent. Il y a quelques décennies, la mine a fermé. Les restes de maisons de torchis fondues sous les pluies témoignent de l'épisode d'exode rural qui a suivi. Mais entre deux ruines fleurissent parfois de grandes bâtisses flambant neuves aux couleurs vives : celles des cultivateurs de quinoa.

En 2013, le village était entouré de champs. C'était « l'année internationale du quinoa », déclarée par les Nations Unies sous l'impulsion du président Evo Morales. Son prix était à son plus haut niveau, les *quineros*, ses cultivateurs, s'enrichissaient. Depuis, les aplats de rouges et d'orangés qui s'étendaient entre les murs des champs vont en se rétrécissant. Le succès de la graine a été tel que tous les pays se sont mis à produire, avec plus de moyens que la Bolivie. Les États-Unis sont devenus le quatrième pays exportateur, la France produit assez pour couvrir sa propre consommation. Le prix a chuté, il ne couvre même plus les coûts de production pour les paysans andins.

L'ex-président bolivien Evo Morales, dans un idéal de souveraineté nationale, a récemment inauguré la première usine de nitrates – ou urée – du pays, allant à l'encontre des idéaux écologiques qu'il défendait auparavant. L'urée est un engrais chimique proscrit de l'agriculture biologique à cause de la forte pollution engendrée par sa fabrication. L'intérêt de l'usine est de faire baisser le prix de ces engrais indispensables à la production agricole de masse, dont l'usage est intensif dans les plaines du pays mais rare dans les montagnes. Les ingénieurs de l'usine se chargent de faire connaître ces produits dans tous les villages de l'Altiplano, même à Tomave où, pour augmenter la production, les sacrifices et les offrandes sont plus familières que les intrants chimiques.

En 2013, j'ai voulu voir le quinoa. Passionnée de botanique, je venais d'écrire, lors de ma licence de biologie, un mémoire sur ses caractéristiques exceptionnelles et j'ai été frappée par la beauté de ses couleurs. Je connaissais déjà la Bolivie pour avoir été plusieurs fois rendre visite à des amis à Cochabamba, dans les plaines. C'est un ami chercheur, qui avait fait le tour des communautés de l'Altiplano pour inventorier les variétés de quinoa, qui m'a mise sur le chemin de Tomave. J'y suis restée 6 mois, partageant le quotidien agricole de Jhanett ou de David qui sont vite devenus des amis. Nous avons l'amour du végétal comme point commun.

En 2018 je suis retournée 6 mois à Tomave. Jhanett et David vendaient à présent leur quinoa à perte. Ils recevaient les visites régulières des ingénieurs agronomes de l'usine d'urée, venus les convaincre d'utiliser leurs engrais. Ce face-à-face m'a marquée : au-delà d'une confrontation entre deux types d'agriculture, c'étaient deux façons de voir le végétal qui se faisaient face. Dans la salle de réunion, toutes les problématiques de Tomave éclataient au grand jour : la singularité du rapport à la Terre, l'identité indienne, les relations aux puissances occidentales, l'héritage colonial : tout cela était invoqué pour résoudre les questionnements liés aux différentes possibilités de culture du quinoa. C'est ce réseau de questionnements universels qui émerge autour de cette simple plante que j'ai envie de capter. Elle nous éclaire sur tout un pan de la vie paysanne andine contemporaine, et des relations que l'occident noue au reste du monde.



SYNOPSIS

Le film se déroule le temps d'une saison agricole des graines semées aux graines récoltées. Jhanett, comme tous les ans, lorsqu'elle ne s'occupe pas de ses brebis et lamas, travaille dans son champ de quinoa, toujours accompagnée de son mari Vidal et de ses parents. David, dans le champ d'à côté, travaille généralement seul, tous ses enfants étant déjà partis vivre en ville. Au champ on laboure, on désherbe, on butte, on discute, on débat, on rit, on mange, et on repart quand le soleil se couche. Parfois on fait même la fête, lorsqu'il faut demander à une puissance divine- qu'elle soit Terre-Mère, Dieu Soleil, esprit ou vierge Marie- des conditions favorables aux récoltes. Alors Jhanett, David et les autres paysans du village se réunissent, se déguisent ou dansent, semant des confettis à la volée.

Mais le quotidien agricole se déroule également dans la petite salle de réunion du village. Là, cette saison, des ingénieurs de la toute fraîche usine d'urée viennent offrir des cours d'agronomie aux producteurs du village pour proposer des solutions à la baisse du cours du quinoa. Dans un contexte où les prix ont tant baissé que les producteurs se demandent s'ils vont pouvoir continuer cette activité, les ingénieurs vantent les prodigieuses hausses de rendements obtenus avec leurs engrais azotés. Non détectables sur le produit fini, le quinoa ainsi produit pourra toujours être vendu au prix du bio. Ils ont emprunté, plus de force que de gré, une petite parcelle de Jhanett pour démontrer l'efficacité de leur produit. Le film intégrera, le long de cette saison agricole, ce cycle de réunions, qui débute aux semis et se termine aux récoltes avec la comparaison des rendements avec et sans urée, et le choix des paysans d'en acheter ou non. On suivra les hésitations de Jhanett et David, et leur déroutante stratégie pour éviter la vente forcée de produits par les ingénieurs : jouer les bons élèves, jouer l'admiration, la flatterie, la naïveté, bref, jouer les vaincus pour duper les marchands d'engrais et finalement ne rien acheter.

Dans les champs de Tomave, on peut voir une aisance à rire et à danser, qui se prolonge jusque dans la farce malicieusement jouée aux ingénieurs. Même s'il ne s'agit peut-être que d'une résistance passagère dans un processus de mondialisation qui n'est pas enrayé pour autant.

NOTE D'INTENTION

Oscillations

La graine de quinoa est un lien entre cette petite communauté de producteurs et nous, consommateurs européens. Elle est au centre des vies et des questionnements des personnes que je veux filmer. Elle est le pilier central du film, sa croissance sera un marqueur temporel.

Le film navigue entre des scènes bucoliques et des moments plus formels, entre les rires et les danses du carnaval et les lourdes questions qui émergent avec les ingénieurs ; entre les tons éclatants du champ et les murs jaunâtres arrosés de lumière blafarde de la salle de réunion ; entre des moments contemplatifs et d'autres beaucoup plus bavards ancrés dans un contexte politique complexe.

Si le film prend cette forme, c'est qu'il raconte une hésitation : Jhanett et David eux-mêmes balancent entre l'attrance pour les miraculeux rendements de la culture du quinoa promis par des ingénieurs agronomes et l'affirmation de leur volonté de ne pas abîmer leur sol. Cette hésitation naît et se discute entre les murs de la salle de réunion.

Le point de départ de cette hésitation est l'agriculture traditionnelle, celle toujours pratiquée par Jhanett et David. J'ai assisté à une saison d'information des ingénieurs en 2018. A la fin de cette saison, ni Jhanett ni David ne s'étaient laissés convaincre. Comme si l'hésitation n'avait duré qu'un moment pour finalement retourner aux méthodes initiales. Peut-être qu'il en sera autrement lors de la prochaine saison d'informations que les mêmes ingénieurs ont planifiée et que le point d'arrivée sera différent du point de départ. Mais le processus d'hésitation et l'attitude adoptée par eux face aux ingénieurs sont pour moi les points les plus intéressants quel que soit leur choix final.

Le quotidien agricole

Le film débutera dans l'atmosphère douce du quotidien des hauts-plateaux : la sortie des lamas le matin, leur retour le soir depuis la pampa ; le soleil qui s'éteint derrière les montagnes dans une atmosphère rougeoyante et revient au petit matin en baignant la plaine de sa lumière bleutée ; la croissance du quinoa ; et surtout les moments de travail au champ qui seront centraux. C'est là que nous ferons la connaissance de Jhanett et David. Au regard de ce quotidien, les ingénieurs de passage seront envisagés dans toute la rupture, le décalage qu'ils représentent.

Outre le travail, je veux filmer aussi les pauses, moments propices à la parole. Entre deux coups de bêche ou assis à l'ombre d'un muret, Jhanett et David aiment discuter : du temps qu'il fait, des plantes qui nous entourent, de l'agriculture et des produits chimiques, de la culture quechua et de l'Occident. Lorsqu'ils travaillent en groupe l'ambiance est joyeuse, tout le monde raconte des blagues, des contes, ou, plus

sérieux, discutent des actualités politiques. Dans ces conversations, ils nous donnent accès à leurs préoccupations, leur personnalité, leurs opinions : lorsqu'ils évoquent les ingérences de la Chine et des États-Unis sur leur territoire par exemple, ou lorsqu'ils critiquent l'agro-industrie pratiquée dans les pays développés. Dans ce petit bout de champ, on découvre un contexte économique et politique national et international très présent : quand des grèves bloquent le pays ou quand il y a des élections, tout le monde en parle. Je veux donner à voir ces conversations des champs de quinoa, pour montrer le terrain agricole comme un lieu de vie, un lieu de pensée et d'échange. Mon regard reste fixé sur le champ, mais les éléments contextuels y affleurent, ancrant le récit dans un présent bien précis, reliant Tomave au reste du monde. Ces scènes de conversations emblématiques du travail agricole, indispensables à une forme de proximité avec les personnages, émailleront le film, en s'intégrant tout naturellement aux scènes champêtres.

Depuis les élections présidentielles d'octobre dernier, le contexte bolivien se fait de plus en plus lourd. La crise que traverse actuellement le pays suite au départ d'Evo Morales et son remplacement par l'extrême droite risque d'être amplement discutée au champ. Tomave est un bastion historique du parti de l'ex-président, beaucoup de paysans, comme le mari de Jhanett, y sont encartés. Je crois que dans ce contexte national très tendu, leurs conversations traduiront leurs inquiétudes. Cette histoire dans laquelle le film prend place pourra se jouer en arrière-plan des problématiques principales du film. L'idée du champ de quinoa comme carrefour d'idée et lieu politique n'en sera que plus forte. De nouveaux repérages me semblent indispensables pour prendre en compte cette situation qui ne pourra être ignorée, et lui trouver une place juste dans le film. Il faudra observer les changements induits dans les débats sur les engrais chimiques maintenant que le grand constructeur de l'usine d'urée jadis tant admiré par les paysans n'est plus là, des changements dans l'atmosphère aux champs qui sera peut-être plus grave et moins insouciant.

Dans ces conversations je suis souvent incluse. David qui travaille seul, apprécie ma présence pour discuter. Passionné d'histoire et de géographie, il me pose beaucoup de questions et je lui en pose en retour. Dans les champs de Jhanett, il y a plus une dynamique de groupe mais dans laquelle je suis parfois intégrée également. Nous avons un rapport amical et cela se sent dans les échanges. Il me semble important de conserver ce rapport même quand je filme pour qu'ils gardent leur aisance. Ainsi dans ce genre de scène de pauses au champ, ma présence et mes rapports aux personnages seront assumés, on pourra m'entendre interagir. Ce n'est pas le cas dans la salle de réunion où tout se passe davantage comme une représentation, une scène dont je suis la spectatrice muette.

La transition agricole

Les territoires n'ayant pas encore été approchés par l'agriculture moderne se font de plus en plus rares. Il me semble urgent de capter ces endroits où un rapport différent au monde des plantes a subsisté, de saisir ce moment de transition qui nous éclaire un peu sur ce qui a pu nous conduire à considérer la terre

et les êtres vivants comme des outils de production. Il me semble important de mettre en valeur à quel point un choix agricole signifie aussi un certain engagement vis-à-vis du monde.

Je souhaite filmer le processus complet des réunions d'information qu'organisent les ingénieurs agronomes pour sensibiliser les paysans aux bienfaits des engrais chimiques : depuis la première réunion de présentation peu après les semis, jusqu'aux récoltes et au choix des paysans vis-à-vis des méthodes présentées. Les ingénieurs y exposent la récente chute du cours du quinoa, projettent fièrement des photos de l'usine de nitrate, fleuron de l'industrie bolivienne récemment inaugurée, démontrent l'augmentation des rendements obtenue grâce à l'urée. Ils misent ostensiblement sur la popularité d'Evo Morales dans les petites communautés andines, faisant largement référence à son implication dans la construction de l'usine, présentant l'urée comme une nouvelle étape vers la souveraineté de la Bolivie, désormais capable grâce aux engrais de produire sur la même échelle que les pays occidentaux.

Je m'intéresse aux réactions individuelles que provoquent toutes ces nouveautés. J'ai pu voir à travers Jhanett et David les tiraillements idéologiques que provoquent les réflexions soulevées par les ingénieurs. Je veux montrer la difficulté de résister à l'attrait de leur discours lorsqu'ils présentent l'urée comme le seul moyen de ne pas se laisser écraser par la concurrence des États-Unis, lorsqu'ils font vibrer la corde identitaire, affirmant que c'est pour offrir plus de puissance au peuple quechua qu'il faudrait utiliser ces engrais. Faut-il conserver une agriculture manuelle, biologique et religieuse quitte à occuper une place de figurants à l'échelle du monde ? Ou faut-il abandonner son rapport aux plantes et ses traditions pour réussir à vivre dignement de ses produits ? Est-ce qu'on accepte la place marginale que nous impose l'Occident en nous enfermant dans ce rôle du bon paysan bio ? Telles sont les réflexions exprimées par David qui est sensible aux arguments des ingénieurs tandis que Jhanett continue de penser que ces produits risquent de polluer ses sols, et qu'il ne faut pas reproduire les erreurs des pays occidentaux. Ces questionnements viennent souligner toute la difficulté et la fragilité de l'identité indienne contemporaine. Ce sont ces tiraillements que je souhaite mettre en avant dans le film, dans les débats entre les ingénieurs et les paysans et lors des discussions à l'heure du déjeuner au champ.

La mascarade des réunions

Mais durant ces réunions, la gravité des questions soulevées est régulièrement interrompue par le comique que dégagent les ingénieurs et les outrancières ficelles de leur stratégie commerciale. Ils ont tendance à sur-jouer leur rôle de savant, alors qu'il ne fait aucun doute, au vu des nombreux logos « urea » qu'ils arborent sur leur chemise, leur casquette et leurs stylos, qu'ils sont avant tout des colporteurs. On sent que leur discours est bien rôdé, jonglant habilement entre un ton professionnel et quelques notes d'humour, enrobé d'une obséquiosité qui frise la condescendance. Les goodies « urea » remis aux participants ne sont pas de nature à dissiper le doute sur la raison de leur présence en ce lieu. Le décalage entre ces hommes en chemise et leur auditoire en jupons traditionnels et chapeau melon accentue l'absurde de leur stratégie commerciale quelque peu grossière. Je souhaite travailler sur des transitions brutales qui appuient ce décalage, entre des plans larges majestueux d'extérieurs, puis

l'intérieur étrié faiblement éclairé, entre des paysans qui dansent ou travaillent de tout leur corps, puis ces mêmes personnes assises un peu gênées sur un banc.

De leur côté, les paysans jouent aussi bien la docilité que les colporteurs le savant porteur de la modernité. Ils affirment volontiers leur admiration pour les méthodes présentées et leur envie de les utiliser. Cela ne se fait pas instantanément : on peut observer que lors des premières réunions, David émet très poliment quelques objections. Et peu à peu, son engouement semble grandir jusqu'à la dernière réunion lors de laquelle il expose des points de vue encore plus radicaux que les ingénieurs. Mais dès que ces derniers ont le dos tourné, les paysans quittent leurs masques de bons élèves et plaisantent des stratégies commerciales des colporteurs et du jeu qu'ils jouent devant eux. « Il faut dire « oui oui on achètera », pour qu'ils nous laissent tranquilles ! » en rit Jhanett. Et, plus sérieux, ils se rappellent des dégâts qu'ont causé aux sols les engrais chimiques dans les pays ou régions voisins. Je filmerai ces discussions clés lors desquelles on comprend qu'ils sont en réalité plus méfiants que ce qu'ils laissent transparaître. De nouveau, un décalage se fait sentir entre le jeu qu'ils jouent devant les ingénieurs, et ce qu'ils affirment entre eux.

Ainsi il émane de ces scènes une légèreté qui entre en tension avec le sérieux des questions abordées. Tout le monde joue un rôle. J'aimerais filmer la salle de réunion comme une scène de théâtre au plancher craquant. Le scénario de l'exaltation de la modernité et des technologies agricoles se déroule ici après s'être joué dans le monde entier, mais dans un registre un peu plus désabusé que ce qui a dû se passer aux États-Unis et en Europe dans les années 50. La grande mécanique de la transition agricole est un peu rouillée. Le jeu, à Tomave, tourne à la comédie.

J'aimerais approfondir dans de nouveaux repérages cette mascarade consciente que les paysans mettent en place pour résister à la pression des ingénieurs. J'aimerais chercher la meilleure manière de bien marquer la différence entre discours sincère et jeu de dupe, de permettre au spectateur d'identifier clairement les moments où les paysans mentent sciemment pour plaire aux ingénieurs et ceux où ils expriment leur vraie position sur la question des engrais chimiques. Les temps où la parole se libère dans l'intimité des familles, ou encore les débats avec le syndicat d'agriculteurs opposé aux engrais chimiques, sont les pistes que j'envisage de creuser. Pour cela j'ai besoin de temps sur place pour approfondir mon rapport avec les protagonistes et laisser advenir ces moments où la parole se libère sans brusquer mes interlocuteurs.



Les mascarades du quotidien

Il y a en particulier une fête, qui accompagne le cycle agricole de Tomave que j'aimerais intégrer au film : « Achokaya », la fête de la pluie, lors de laquelle les hommes déguisés en femmes et masqués de blanc chantent et dansent en mimant les discours des autorités ou des savants pour les tourner en ridicule. Sur une petite estrade montée pour l'occasion, maire, vétérinaires, policiers et ingénieurs, sont tour à tour moqués pour leur incompetence ou leur corruption. La tradition veut que, plus il y aura de rires, plus il y aura de pluie. J'aimerais présenter ce moment fort, tant visuellement que symboliquement, comme le point d'orgue d'une dissonance entre les réunions de l'urée et le quotidien des paysans. A travers cette fête on se rend compte que les habitants de Tomave ont l'habitude de recevoir des leçons, et aussi l'habitude de les déjouer.

J'aimerais créer une sorte de résonance entre la théâtralité de cette fête de la pluie et celle des réunions. Achokaya vise, tout comme les réunions sur l'urée, à augmenter les rendements agricoles : on danse, on se déguise, on sacrifie des bêtes pour demander aux divinités locales d'augmenter la production. Elle met en valeur à la fois la dissonance entre les méthodes des ingénieurs et celles des tomaveños, et à la fois le caractère théâtral et grotesque des réunions de l'urée. Enfin, Achokaya met en avant le goût pour le carnavalesque, pour le grotesque des habitants de Tomave. Leurs déguisements entrent en résonance avec leur attitude face aux agronomes C'est la résistance par le masque : tandis que le

quinoa se cache derrière ses pigments pour mieux se protéger des UVs cinglants à ces 4000m d'altitude, les paysans eux, se dissimulent sous un masque de crédulité pour mieux se débarrasser des ingénieurs.



NOTE DE REALISATION

Le végétal

Le quinoa est au cœur des vies des paysans de Tomave et des problématiques du film, il est le lien qui relie ces producteurs de l'autre bout du monde, à nous, consommateurs. Je lui laisserai une place importante à l'image. J'envisage un travail du cadre qui laisse la part belle au végétal : j'aimerais qu'il soit souvent au premier plan, au centre du cadre, l'humain travaillant au second plan derrière lui. J'aimerais placer la caméra à hauteur de pousse, faire des mises au point sur la plante, quitte à ce que l'humain, derrière, soit flou. Enfin je souhaite recourir aux gros plans, pour donner à voir les infimes évolutions qui ont lieu aux cœurs des fleurs et des graines au cours de la croissance. Pour se plonger dans une autre échelle, un autre monde. Les fleurs de quinoa sont microscopiques et ne sont décelables qu'avec l'objectif macro de la caméra, qui devient alors un révélateur de la vie de la plante. De cette manière, le végétal occupe une réelle présence à l'écran. C'est ce que j'appelle une « écologie visuelle » : construire à l'écran un écosystème complet. L'humain n'est pas seul dans ses problématiques, mais bien ancré dans un environnement qui ne fait pas que figure de décor.

Les couleurs

La croissance du végétal au cours de la saison deviendra un marqueur temporel du film, que ce soit au champ ou dans les montagnes alentours. Dans le désert, sur les flancs des collines si arides, de minuscules fleurs font leur apparition à mesure que la saison s'écoule. Elles sont minimales, mais leurs couleurs, rouge, jaune ou rose sont intenses. Comme si tous les pigments de la pampa s'étaient concentrés en elles. Elles se révéleront au fur et à mesure du film comme de petits confettis tombés de plus en plus nombreux dans le désert. Pendant ce temps, dans les champs, les verts prennent de l'ampleur. Bientôt, les grappes naissantes déploient leurs teintes, d'abord timides, puis extravagantes. Ainsi verra-t-on, à mesure que le film avance, par ces regards récurrents sur les végétaux, les couleurs s'intensifier, se diversifier. Cette montée en puissance des pigments accompagne la dramaturgie, depuis les débuts du film qui se font dans l'ocre de la terre, à la fin, dans les roses vifs et purs des graines de quinoa. En filmant de cette manière la croissance et l'évolution des plantes, on donne à voir le mouvement qu'il y a en elles, qui ne se fait pas d'un point à un autre mais d'une couleur à une autre.

Les gestes

Je cherche à filmer le contact, à mettre en valeur le lien entre l'humain et le végétal : dans les champs, la caméra sera mouvante, suivra de très près les mains, les outils, qui avancent rapidement, de plante en plante, les dos qui s'abaissent et se relèvent au milieu des épis, les lames qui s'enfoncent dans la terre, la peau des travailleurs au contact des tissus végétaux. J'imagine un rythme de montage soutenu pour

ce genre de séquence, saccadé, à la manière du rythme agricole. Et quand le travailleur se redresse soudain pour souffler le plan pourra sans transition devenir très large, l'englobant dans son environnement. Dans les salles de réunion, où l'espace est plus restreint, et les corps plus figés, la caméra sera fixe. Les trois ingénieurs-conférenciers seront filmés en plan large, la caméra leur fait face, comme si l'on filmait une pièce de théâtre. On se focalisera aussi sur les visages des paysans à l'écoute, sur les interactions entre les orateurs et l'audience, nous plongeant ainsi soudainement dans un monde exclusivement humain, très loin de l'interaction permanente entre les plantes et les paysans qui a lieu aux champs. Le végétal n'est plus présent que flou ou pixélisé sur les photos projetées au mur.

Les sons

Dans la pampa, même les vols lents du condor ou des flamants roses sont silencieux. La végétation est tellement basse et restreinte qu'elle ne bruisse même pas au vent. On se sent comme dans un cocon ou dans un habitacle de feutre. Pourtant ce silence n'est pas une absence de son. Il évoque un temps suspendu. Ce silence-là est aussi fort qu'une musique, tant sa présence est inévitable et enveloppante. Parfois le sifflement du vent le brise, le rendant encore plus évident et lourd. Entre les murs des champs, les feuilles de quinoa secouées par son souffle émettent un léger chuchotement. Ici, le paysage sonore s'habite. Un oiseau y est immanquablement présent, ajoutant les trois notes de son chant aux frémissements du quinoa. Lorsque les travailleurs occupent l'espace du champ, la rythmique des bêches vient s'y ajouter. Et bien souvent, posée à l'ombre d'une jeune plante, ou portée à la main, la radio accompagne les travailleurs. Derrière ses grésillements, on devine de légères flûtes andines, des cumbias au synthé ou des airs de pop bolivienne. Durant les festivités, l'austérité sonore de la pampa est oubliée, remplacée par les tambours, flûtes, sifflets et cris. Ce sont les mêmes notes qui sont jouées en boucles, inlassablement. Finalement ce n'est pas très loin des trois notes de l'oiseau, mais c'est plus intense. Ainsi, l'ambiance sonore du film se construira comme une partition musicale, les rythmes se superposant les uns aux autres dans un crescendo d'intensité, régulièrement interrompu par le silence un peu lourd de la salle de réunion.

La parole

Il y a deux registres de paroles dans le film. D'un côté celles, « spontanées » qui s'expriment au quotidien : les conversations au champ, que ce soit avec moi ou entre Jhanett et sa famille par exemple. Et de l'autre côté, la parole mise en scène : celle des discours bien rodés des ingénieurs, ou des protagonistes de la fête de la pluie. Les conversations aux champs, en raison de leur caractère spontané et inattendu ne pourront être captées qu'avec un dispositif de caméra à l'épaule, dans la continuité de la caméra mouvante qui suit les gestes agricoles. Il se dit toujours des choses intéressantes au champ et j'ai confiance dans le fait qu'en y filmant, on aura accès à la personnalité des personnages, en leurs singularités. Je souhaite mettre en place un cinéma direct, dans lequel je ne m'efface pas : on m'entendra interagir avec Jhanett et David bien que je reste derrière la caméra. Ce dispositif léger est le plus à même

de rendre compte de l'ambiance dans les champs. Durant les réunions et les cultes en revanche je n'interviendrai pas. La mise en scène minutieusement préparée me permettra d'installer une caméra fixe pendant les réunions qui mettra en exergue leur théâtralité. Mais les fêtes débordent souvent du cadre initial et là, la caméra devra se mettre en mouvement pour tenter de suivre le cours des choses.

PERSONNAGES

Jhanett est toujours très entourée, tantôt de ses parents, tantôt de ses sœurs, de ses filles ou de son mari Vidal. Sa mère porte toujours l'habit traditionnel des femmes quechua, les jupes et le chapeau melon délicatement posé sur le sommet de sa tête. Son père est sourd, il ne dit jamais rien mais sa douceur envers sa fille, ses petites filles et même avec ses lamas et son quinoa transcende la parole. A l'heure du déjeuner, tout le monde se retrouve autour de la marmite fumante. Au fil des discussions, les caractères, les relations familiales et les chemins de vie des uns des autres se dévoilent. Je montrerai ses interactions avec sa famille, la tendresse de leur relation, le calme et la douceur inébranlable de Jhanett. Lorsque je l'ai connue en 2013, elle vivait au village. Depuis, elle a été contrainte de déménager dans la ville la plus proche où Vidal a trouvé un travail de fonctionnaire, la vente du quinoa ne lui apportant plus assez de revenus. Elle continue néanmoins à cultiver 3 Ha sur les 8 qu'elle avait au départ, dont elle vient s'occuper tous les week-ends. Maintenant qu'elle est mère au foyer, elle s'ennuie, et m'exprime beaucoup sa nostalgie de Tomave, et son désœuvrement en ville. En 2018, son mari, dans son travail de fonctionnaire d'État, avait l'obligation de soutenir la politique d'Evo Morales. Cela donnait lieu à des débats amusés dans les champs lors desquels Vidal ne voulait concéder aucun défaut à la politique gouvernementale, et Jhanett qui le raillait pour cela. C'est ainsi qu'il soutenait la venue des ingénieurs de l'urée en tant que dispositif gouvernemental, alors que Jhanett n'était pas du tout d'accord. Aujourd'hui qu'Evo Morales n'est plus là, Vidal craint de perdre son travail d'ici le mois de janvier, comme beaucoup de personnes issues des communautés indigènes des Hauts-Plateaux qui n'avaient jamais eu accès à ce genre de poste jusque-là. Cet important changement de situation impactera probablement la vie au champ.



David, lui, travaille en solitaire. Il est plus vieux, ses parents ne sont plus en vie, sa femme est partie, son plus jeune fils est au service militaire. Alors il apprécie ma compagnie au champ. Lorsqu'il s'arrête un instant de bêcher, il me parle souvent de sa passion pour son métier de paysan, de ce que représente pour lui le quinoa, des difficultés dues aux variations des prix, de cette satanée sécheresse qui sévit

depuis trois ans. David s'intéresse aussi beaucoup à la politique, à l'histoire, à la géographie et aux relations internationales. Il me pose beaucoup de questions sur mon pays, sur notre agriculture, nos relations aux États-Unis. Il me demande ce qu'on fait de son quinoa, pourquoi on en veut autant. Son tempérament jovial propice à la plaisanterie affleure à chaque phrase, le sourire au coin des lèvres. Souvent son lama, qu'il a appelé « Donald Trump » à cause de son tempérament invasif et de sa couleur

blanche, vient s'immiscer dans le champ de quinoa. David coupe alors court à la conversation et le poursuit en hurlant des injures pour le faire sortir. Dans sa cave, les sacs de quinoa des années précédentes s'entassent. Il ne veut plus vendre tant que les prix ne remontent pas. En attendant, il préfère donner ses graines à ses poules plutôt que de les céder en deçà du coût de production.

TRAITEMENT

Ébauche d'une chronologie et de moments vécus et photographiés lors de premiers repérages d'écriture.

Prologue : les semis



Au Champ / Discussion entre David et moi

Le quinoa est bas. David butte en sifflotant, se penche parfois pour arracher des mauvaises herbes en marmonnant : « ça c'est du quinoa... ça ce n'est pas du quinoa... ça c'est du quinoa... » Et puis, fatigué, il s'assoit entre deux rangs. Il attrape le sachet de coca accroché à sa ceinture et se cale quelques feuilles dans la joue. Il regarde autour de lui.

- « C'est sec ! Ça fait deux ans que c'est sec... Regarde comme c'est sec... »

Il creuse la terre de ses mains pour me montrer.

- « C'est le réchauffement climatique... Hier il a plu mais tellement peu que la terre n'a rien absorbé, regarde, elle est déjà toute sèche. Mais tu as vu le quinoa résiste bien ! Ses racines plongent et vont chercher l'eau, regarde ! Ce sont nos plantes de l'Altiplano elles sont bien adaptées, elles résistent à tout... En France, le quinoa pousse ? Je veux dire, avec ou sans produit chimique ? »

Je lui dis qu'il pousse, mais avec produits chimiques. Il baisse la tête un moment, il a l'air déçu.

- « Ici, c'est sans produit chimique. Les produits chimiques abîment la terre ! Dans ce secteur en tout cas c'est sans produits chimiques ! Enfin au moins chez moi c'est sans produits chimiques... j'utilise juste le fumier des lamas, c'est naturel. Les européens ont arrêté de nous faire confiance, ils croient qu'on produit avec des engrais chimiques mais c'est à cause des péruviens, c'est eux qui font ça, ici c'est sain. »
- « En ce moment j'ai du quinoa mais j'attends que le prix monte... mais j'en ai tellement que j'en donne à mes poules ! »

Il se relève, regarde autour de lui. Je lui demande où il la vend.

- « Au Japon ! On est avec une association, Anapqui, eux collectent notre quinoa dans tout ce secteur, ça représente 30000 tonnes, puis ils l'embarquent au Chili, puis il part en bateau... Avec le Japon on fait commerce depuis récemment. Avant c'était plutôt la France, l'Italie... »

Les mains posées sur le manche de sa bêche, il se remet à regarder autour de lui en mâchonnant sa coca.

- « Et il est à combien le quintal de quinoa en France ? »

Je lui dis que dans les magasins on l'achète entre 10 et 14 dollars le kilo.

- « 10 Dollars ! C'est super cher ! » Il calcule avec un sourire... « Putain ça fait beaucoup d'argent ! La France, la France... putain 10 dollars... ! »

Tombée de la nuit

Le soleil se couche derrière la montagne, le ciel tout entier devient rouge. David a passé le mur de son champ. Il court à présent derrière ses lamas au milieu de la vaste plaine. Certains jeunes peu disciplinés ont tendance à se désolidariser du troupeau à la vue d'une herbe grasse. David cavale de droite à gauche vers les individus récalcitrants en lâchant des « carajo ! ». Guidé par ses va-et-vient le troupeau se condense et se rapproche du village.

Dans la lumière qui s'assombrit et se teinte de bleu, Jhanett regarde son troupeau de brebis s'engouffrer par une petite porte dans le corral où il passe la nuit. Elle l'encourage en murmurant des « chchch » et en faisant nonchalamment tourner un linge. Sa mère passe à côté d'elle en poussant les lamas. Elles s'échangent quelques mots en quechua. Bientôt toutes les bêtes sont contenues entre les murs. Jhanett ferme la porte, et traverse la rivière en compagnie de sa mère pour retourner au village.

Les boutons floraux du quinoa, à peine émergents aux sommets des tiges accueillent les dernières notes de lumière. Derrière la silhouette noire des montagnes, une inquiétante lumière rouge persiste.

Réunion Urée

Dans la petite pièce aux murs jaunes de la salle de réunion, un grand homme barbu installe sur le bureau son ordinateur et son vidéo projecteur. Il porte une casquette « urée » (« nitrates ») et un badge « urée » sur sa chemise. Jhanett et David entrent dans la pièce et s'assoient en parlant gaiement de la fête d'Achokaya qui doit prochainement avoir lieu pour appeler la pluie. L'ingénieur en chemise sort sur le pas de la porte pour appeler les passants à venir participer. Les curieux rentrent, il leur distribue un sac en plastique « Urée ». Après avoir servi un verre de Fanta à tout le monde, l'homme commence son discours.

- « La Bolivie, sous l'impulsion de son président Evo Morales a récemment inauguré sa première usine d'urée. Avant, l'agriculture bolivienne était dépendante des puissances étrangères car elle était obligée d'importer l'urée. Aujourd'hui c'est terminé, grâce au pétrole que produit le pays, l'usine a pu voir le jour et la Bolivie a encore avancé d'un pas vers la souveraineté. »

Les images d'une usine monumentale défilent sur le vidéoprojecteur. Puis, sur un tableau rempli de colonnes de chiffres, il montre que la Bolivie est de loin le pays qui a les plus faibles rendements agricoles

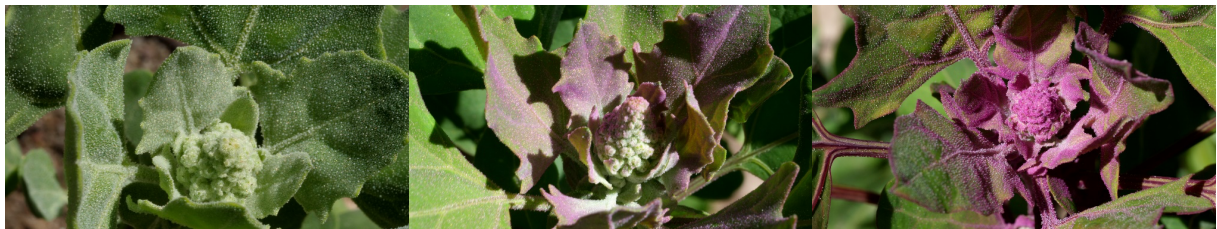
de toute l'Amérique du Sud, et aussi la plus faible consommation d'urée. Enfin il explique de diapo en diapo comment fonctionne l'urée. Des dessins que l'on croirait tirés d'un livre pour enfant étayent son propos :

- « Nous autres, êtres humains, pour bien grandir, nous avons besoin de nous nourrir, pas vrai ? Eh bien les plantes, c'est la même chose ! Pour se développer, elles ont besoin d'aliments ! Et quel est leur élément favori ? L'urée ! ».

Une petite vieille s'est assoupie sur son banc.

- « Avec la collaboration de Jhanett ici présente, nous avons commencé un test à Tomave pour faire la preuve de l'efficacité de l'urée : Jhanett a prêté une parcelle sur laquelle nous avons appliqué l'urée. Au moment des récoltes nous pourrions faire la comparaison des rendements avec et sans urée. »

Au champ / Floraison



Au champ / A l'heure du déjeuner

C'est l'heure du déjeuner dans le champ de Jhanett. Elle s'affaire autour de la marmite avec sa mère, les deux petites filles jouent avec des brindilles de quinoa, le grand-père somnole et Vidal est adossé au muret avec un jeune homme. Ce dernier lui demande si les blocages ont toujours cours à Potosi. Vidal lui répond par l'affirmative.

- « C'est que ces gens ils ne savent même pas pourquoi ils bloquent... leur voisin leur a dit « viens on va bloquer », ils ont dit « ok allons-y » mais ils ne savent même pas pourquoi... Ce soir Evo fait son allocution parlementaire, on verra si ça les calme... mais j'en doute, ces gens-là ils en ont après Evo, tout ce qu'ils veulent c'est que la droite revienne au pouvoir... ils ont peur qu'Evo se représente parce qu'ils savent qu'il va gagner... »
- Jhanett : « Potosi n'est plus avec lui... »
- Vidal : « Potosi non, mais La Paz, Cochabamba, si ! »
- Jhanett : « Santa Cruz non plus, le Béni non plus... »
- Vidal : « Oui c'est vrai, eux non plus...Mais les autres oui ! »
- Mère de Jhanett : « Il nous faut un nouveau, un jeune ! »
- Vidal : « Oui mais Evo a l'habitude du pouvoir, des gens avec qui il travaille, un jeune devrait tout reprendre à zéro, il ferait forcément moins bien... Tandis qu'Evo a chassé les États-Unis du pays ! Alors oui aujourd'hui on est dominé par l'autre côté, par la Russie, par la Chine... je sais que ce n'est pas mieux... mais la Bolivie a toujours été un pays dominé par un côté ou par l'autre de

toute façon, on n'a jamais pu décider seuls... Evo minimise les dégâts ! C'est ça qu'il y a de bien avec cette usine d'urée : on n'a plus besoin d'importer les engrais ! La Bolivie peut subvenir seule à ses besoins ! Moi je suis d'accord avec ça ! »

Jhanett fait la grimace puis rit :

- « Moi je pense qu'un prix juste serait beaucoup mieux ! »
- Vidal : « Oui, oui c'est vrai, pour le quinoa ce serait bien... »

Je demande à Jhanett pourquoi elle a accepté de prêter un terrain aux ingénieurs. Elle rit : « Je n'ai pas accepté ! Ils nous ont obligés ! »

Le travail reprend. Le rythme des coups de bêche dans le sol remplace la conversation. Les lames transpercent la terre, font voler la poussière autour des pieds de quinoa, les dos s'abaissent et se relèvent, les mauvaises herbes tombent.

Fête de la pluie

Village. Musique joyeuse à la guitare et au charengo. Un groupe d'une quinzaine d'hommes portant des masques blancs, et de gros jupons sont regroupés devant l'église, dansant en jouant de la musique et en chantant très fort. Les danseurs courent comme des furies à travers tout le village, en ponctuant leurs danses de gestes vaguement obscènes, relevant leurs jupes, montrant leurs fesses. Derrière eux, des villageois les suivent en riant, notamment David, son bidon d'« alcool potable » à la main. Puis, deux hommes déguisés en mineur et en chef de chantier montent sur une estrade. Le premier déplie un long rouleau de papier qui lui tombe au pied sous les acclamations du public, tandis qu'à côté de lui, le mineur sautille, et fait mine de le fouetter avec sa corde. Le premier se met à lire d'un ton théâtral :

- « Mes salutations à l'héroïque village de Tomave ! »

Hurlements suraigus dans la foule des hommes déguisés en femmes à ses pieds. D'une voix tremblotante, il continue :

- « Considérant, considérant que nos autorités, plutôt que de s'occuper des problèmes de leur village, préfèrent passer leur temps dans les villes »

Hurlements et huée du public.

- « Considérant, considérant... que nos feignasses de vétérinaires sont déjà trop occupés à nous soigner des parasites de la mairie ! »

Sifflements et cris dans le petit groupe joyeux...

- « Considérant enfin que cette année il n'y a pas eu beaucoup de pluie... que les terrains sont secs... »

Cris hystériques dans le public : « Il n'y a pas de pluie ! » « Pour la santé de la pluie ! »

Son voisin, toujours aussi sautillant, reprend de sa voix rauque entrecoupée de grognements :

- « Il faut prévenir ! Il faut aller danser de maison en maison ! Tuer des lamas et des brebis pour qu'il y ait de la pluie ! »

Cris de joies dans le public. La musique reprend aussitôt. Les deux compères descendent en trombe de l'estrade, et partent en courant vers une première maison.

Réunion Urée 2 / La preuve

Dans le champ de Jhanett, tout le quinoa a été fauché et gît sur le sol. Seuls quelques carrés sont encore debout. Les ingénieurs ont donné rendez-vous ici aux paysans. Ils ont planté des drapeaux « urea » aux quatre coins du champ, et installé sur des piquets de fortunes des posters « urea ». Les paysans portent sagement leur casquette « urea » sur la tête et leurs sacs « urea » à la main.

Les ingénieurs demandent à la mère de Jhanett d'égrainer une grappe du champ avec urée et une du champ sans urée séparément pour comparer leur rendement en graines. Ils choisissent eux-mêmes une énorme grappe dans le champ avec urée, et une rachitique dans le champ sans urée. Tandis que Romualda est agenouillée pour égrainer, les ingénieurs la prennent en photo en posant des accessoires « urea » à côté d'elle.

Puis ils pèsent les récoltes obtenues et exposent fièrement la considérable augmentation des rendements qu'a induit l'urée. Les paysans sont impressionnés. « Ce n'est pas avec le fumier de nos lamas qu'on aurait obtenu de tels résultats » clame même l'un d'entre eux. Les ingénieurs soulignent modestement qu'il faudra comparer les rendements des différents traitements sur toute la parcelle et pas seulement sur une grappe lorsque Jhanett aura fini de récolter, mais qu'ils n'ont aucun doute sur le résultat qui sera obtenu. Jhanett fera la comparaison elle-même et communiquera ses résultats à ses camarades. Justement, comme elle a eu l'amabilité de prêter une de ses parcelles, Jhanett a droit au mot de la fin.

Elle raconte le privilège qu'elle a eu de participer à ce test, et conseille à tout le monde d'utiliser les engrais : « Peut-être les personnes les plus âgées sont habituées à la production bio, mais, ingénieurs, si nous regardons les coûts de production dans ce secteur, ce n'est pas rentable ! Moi je pense qu'il faut savoir faire la différence entre l'urée et les autres produits chimiques comme les pesticides, les insecticides. Parce que dans ce secteur il n'y a pas beaucoup d'insectes nuisibles, mais on peut semer avec urée, avec des fertilisants, sans pour autant utiliser les autres produits chimiques comme les pesticides. Donc il y a encore tout un processus à faire pour habituer les gens, parce qu'ici ils sont très habitués au bio. Il y a beaucoup de choses à faire comprendre sur ce sujet, et il faudra certainement qu'il y ait beaucoup de réunions pour parler de ça. Ils investissent beaucoup de temps et de travail pour récupérer quoi... presque rien ! »

Tout le monde applaudit.

Au champ / Montée en graine



Au champ / Un conte

Vidal secoue le tamis pendant que Jhanett y verse des sceaux de quinoa. Les petits grains sautent, dansent et tombent entre les mailles, s'accumulent sur le sol formant de douces montagnes de pigments roses, tandis que les petits bouts de tiges restent entre les mailles du tamis.

Vidal et Jhanett rigolent en se racontant les histoires du renard.

- « Pauvre renard, dit Vidal, il perd toujours ! Par exemple, une fois, il va voir une pierre et il lui dit : « toi, je te bats. » Et la pierre lui dit : « non je ne crois pas, moi je te bats ! Faisons une compétition ! Celui qui gagne, on le mange. » « Ok » dit le renard. Mais la pierre dit : « et pour que ce soit une bien jolie course, on montera en haut de la montagne ! Et on descendra en bas. » Le renard accepte. Bon commençons mon compère ! Le renard commence à se dire « je vais gagner ! » Et il part en courant, en sautant ! Et la pierre, elle aussi donne une impulsion... et elle roule et elle roule... et écrase le pauvre renard et le tue ! Et le renard a encore perdu la course ! »

Jhanett rit : « Pauvre Renard il faut toujours qu'il se mêle de ce qui ne le regarde pas ! »

Je demande : « Est-ce que tu as comparé le poids des récoltes avec ou sans urée ? »

- « Non, ils ne s'intéressent pas, comme j'ai dit que j'acceptais, ils ne reviendront pas, ils veulent juste vendre le produit... »
- « Et toi ça ne t'intéresse pas de savoir ? »
- « Non ! On ne sèmera jamais avec urée ! » « Il n'y a jamais eu d'accord pour tout ça, nous on ne veut pas. Pour qu'ils n'insistent pas il faut dire « oui c'est bien, oui on va acheter... » Mais à la simple vue on voit que ça n'a même pas fonctionné ! En plus ils ont choisi ce terrain pour le témoin parce que c'est un terrain caillouteux, il ne donne jamais rien ! Et là-bas ils ont mis l'urée, mais c'est un terrain argileux, il produit toujours bien ! Si on fait attention c'est facile de se rendre compte de ça... on ne va pas insister avec l'urée. »

Le départ du quinoa

Vu depuis la colline qui surplombe Tomave, le village est tout petit dans l'immense plaine. Le quinoa fauché et mis en sacs, il ne reste plus rien des couleurs qui entouraient Tomave. Les pétarades d'un moteur retentissent soudain dans le silence de la Pampa. Une fumée noire s'élève au-dessus des maisons, puis, un camion bariolé s'extirpe des étroites ruelles et fonce, bringuebalant, à travers la plaine, faisant gicler l'eau des ruisseaux qu'il traverse sur son passage. Les sacs de quinoa de Jhanett et David commencent leur long voyage.